

LES INTERMITTENCES DE LA MORT
José Saramago

(Anne-Marie Bachelet, [Hélène Waisman](#))

TABLE DES MATIERES

José Saramago, BIOGRAPHIE	page 2
RESUME	page 3
THEMES DE DISCUSSION	
- LE STYLE	page 7
- LA MORT vue par Saramago	page 8
ANNEXE	
• Autres livres écrits par J. Saramago	page 10

BIOGRAPHIE DE José de SOUSA SARAMAGO

José de Sousa Saramago est né le 16 novembre 1922 à Azinhaga dans une famille modeste du centre du Portugal.

Il abandonne très tôt ses études secondaires pour entrer dans une école professionnelle où il apprend le métier de serrurier. Mais il se passionne pour la littérature et la langue française qu'il admire et pratique assidûment. Il aura plusieurs métiers : il occupe des postes administratifs dans différentes entreprises, puis il est dessinateur industriel, employé dans les assurances, salarié dans une maison d'édition et enfin journaliste.

En 1944, il se marie et a une fille Violante .

Après la chute du régime de Salazar le 25 avril 1974 (La Révolution des Œillets), il est directeur du quotidien national « Diaro dos nohicais », mais il est renvoyé un an plus tard en 1975 pour divergences d'opinions politiques. Ce licenciement est, pour lui, « la chance de sa vie » dit-il car cela marque le début de sa carrière d'écrivain, certes écrivain tardif car, dit-il, il « manque de confiance en lui et a peur de ses incertitudes ».

José Saramago a commencé l'écriture en 1947. Il débute par un roman puis viendront des recueils de poèmes, de nombreux articles. Il lui faudra plus de 20 ans pour s'imposer dans le milieu littéraire lusophone.

A partir de 1980, il écrit sans discontinuer, il a beaucoup de succès, est traduit dans 25 langues, reçoit de nombreux prix dont le Prix Nobel de littérature en 1998 pour l'ensemble de son œuvre.

Atteint de leucémie, il meurt à Lanzarote aux canaries le 18 juin 2010 à 88 ans.

Toute sa vie est un engagement : il s'inscrit en 1964 au parti Communiste portugais. Il se décrit comme un athée pessimiste voire anticlérical.

Nombre de ses romans ont créé de très violentes polémiques à leur parution d'où l'achat d'une maison aux Canaries au cas où...

José Saramago est contre la construction européenne car trop libérale.

A la fin de sa vie, il devient ibériste et altermondialiste, il participe à de nombreux forums mondiaux. Il dénonce également les violences potentiellement inhérentes à toutes les religions (ce qu'il appelle le Facteur-Dieu) et cela après le 11 septembre 2001 dont il conteste la version officielle. Au Portugal, cela provoque de véhémentes polémiques. Il critique aussi la politique israélienne face à la Palestine au parlement israélien.

Il est candidat malheureux aux élections européennes en 2009.

RESUME

Ce livre est un conte fantastique à portée philosophique et sociologique. C'est au lecteur de décider s'il convient de l'aborder avec plus de sérieux que l'auteur ne le fait lui-même. Car José Saramago semble bien s'amuser. A partir d'un événement imaginaire loufoque, il va nous faire découvrir, avec ironie, voire drôlerie, sa vision très négative des institutions que sont l'Eglise, le gouvernement et la monarchie. Mais il faut bien dire que l'Eglise est la cible privilégiée d'un auteur qui semble habité par un anticléricalisme viscéral.

PARTIE 1 - pages 1 à 109 : *Le lendemain, personne ne mourut*

Nous sommes au premier de l'An (on ne sait de quelle année ni dans quel pays) et la mort cesse toute activité.

La nouvelle se propage rapidement et suscite l'enthousiasme populaire. Les gens pavoisent les rues de drapeaux. Des groupes de pensée se forment : certains pensent que le repentir des mourants leur a sauvé la vie ; d'autres que le rêve de tout un chacun d'une vie éternelle est devenu miraculeusement réalité (p.17, 18).

Par réflexe conditionné, le ministre de la santé demande aux gens de ne pas s'alarmer. L'auteur trouve dans cette réaction une première occasion d'exercer sa verve ironique à l'égard des gouvernants. Il y voit (p. 19) *L'impulsion bien connue de recommander aux gens à propos de tout et de rien de garder leur calme, ce tropisme qui, chez les hommes politiques, surtout s'ils sont au gouvernement, est devenu une seconde nature.* En effet, pourquoi les gens s'alarmeraient-ils à l'idée de ne pas avoir à mourir, demande naïvement une journaliste au ministre décontenancé ?

Puis, le chef du gouvernement diffuse un communiqué dans lequel il énonce (p.21) *des inanités pseudo-scientifiques, destinées à calmer l'agitation par leur nature incompréhensible.* Il affirme que le gouvernement saura faire face au défi divin de l'immortalité mais ajoute, in petto, *Nous voilà fourrés jusqu'au trognon dans un sacré pétrin.*

L'Eglise est ébranlée dans ses fondements. *Sans mort, dit le cardinal p. 22, il n'y a pas de résurrection, et sans résurrection, il n'y a pas d'église.* Le cardinal, refuse donc d'envisager l'intervention de Dieu dans ce phénomène inédit. Il envisage (p.24) *la propagation d'une nouvelle thèse, celle de la mort différée. L'on n'a jamais demandé à l'église d'expliquer quoi que ce soit, notre spécialité c'est de neutraliser les esprits curieux par la foi.*

La presse est désemparée, ne sachant comment commenter la situation. Elle s'efforce d'afficher des titres ronflants du type *Qu'allons-nous devenir ?* ou *A Année Nouvelle, Vie Nouvelle,* et décide finalement de s'associer à la liesse populaire.

Parmi les secteurs professionnels directement touchés, les patrons de pompes funèbres sont les premiers à se plaindre auprès du gouvernement. *Brutalement privés de leur matière première* (p. 30), ils demandent de rendre obligatoire l'enterrement ou l'incinération, par leurs soins, des animaux domestiques.

Si les gens ne meurent plus, ils continuent de vieillir et de tomber malades. En l'absence de décès, les hôpitaux ne peuvent plus compter sur le roulement, autrefois naturel, de leurs patients. Ils ne sauront bientôt plus où mettre les malades. Leur autorité de tutelle décide que les moribonds devront être rendus aux familles.

Les maisons de retraite ou *foyers du crépuscule heureux*, seront très vite débordés par le nombre de leurs pensionnaires. Elles prévoient qu'il faudra des personnels de plus en plus nombreux, qui, en attendant leur propre vieillesse, devront (p.38) « *soigner des vioques d'un âge normal à un âge mathusalémien, des multitudes de pères, grands-pères, arrière-grands-pères, ... arrière-arrière-arrière-arrière-grands-pères et ainsi de suite, ad infinitum* ».

Les compagnies d'assurances-vie doivent faire face aux résiliations massives de contrats et à la faillite annoncée. Elles proposent un consensus gagnant-gagnant : les assurés seront déclarés virtuellement morts tous les quatre-vingts ans et recouvreront, à chaque quatre-vingtième anniversaire, l'intégralité de leurs cotisations. Une forme d'épargne, en quelque sorte, qui assure en même temps la survie des assureurs.

Philosophes et hommes d'église s'entredéchirent au sujet de la perspective à donner à une société sans notion de mort et, par voie de conséquence, sans religion (p.43-45).

Au cœur de cette crise sociétale majeure, *l'inépuisable capacité inventive de l'espèce humaine* (p. 47) se manifeste, un beau jour, au sein d'une famille de paysans qui compte deux agonisants : le grand-père, qui appelle la mort de ses vœux, et un nourrisson. Etablie à proximité d'un pays voisin, où les gens continuent de mourir normalement, la famille décide en secret d'y emmener les deux malades. Ceux-ci décèdent dès le passage de la frontière et sont enterrés sur place. La nouvelle, qui se répand comme une traînée de poudre, est suivie d'une multitude d'initiatives similaires. Pour répondre aux protestations des états limitrophes, le gouvernement déclare s'offusquer de cet exode d'un nouveau genre et place des gardes aux frontières. Mais ceux-ci sont rapidement victimes d'intimidation de la part de la *maphia* qui s'est emparée du trafic : elle transporte les mourants au-delà de la frontière, contre rémunération, et rapporte immédiatement les corps, qu'elle remet aux pompes funèbres. Elle se donne ainsi un rôle d'*organisation de bienfaisance* (p. 109), qui la distingue de la mafia classique (d'où l'orthographe différente !)

Le roi est tenu à l'écart des décisions gouvernementales. Mais lorsque le premier ministre lui expose enfin la complexité de la situation, tout ce que le roi trouve à dire, c'est : *Il faut qu'il se passe quelque chose* (p. 109). Quelque chose va effectivement se passer ...

PARTIE 2 - pages 111 à 170 : La mort révise son procédé

« ... au vu des résultats lamentables de l'expérience d'un point de vue moral, c'est-à-dire philosophique, aussi bien que pragmatique, c'est-à-dire social, j'ai considéré qu'il vaudrait mieux pour les familles et la société que je reconnaisse publiquement l'erreur dont je suis responsable et que j'annonce le retour immédiat à la normale », signé : la mort (p.127) ; la mort avec un « m » minuscule, elle y tient essentiellement. Nous verrons pourquoi au cours de notre discussion. Cette lettre, de couleur violette, est arrivée mystérieusement sur le bureau du directeur général de la télévision nationale, avec obligation pour lui de la lire publiquement. C'est le soulagement immédiat pour les hôpitaux, les *foyers du crépuscule heureux* et les compagnies d'assurance. La *maphia*, elle, choisit de rester dans le créneau lucratif de la mort en organisant le rançonnement des sociétés de pompes funèbres en échange d'une soi-disant protection.

Quant à l'église, elle affiche sa satisfaction, mais les théologiens sont perplexes : certes, la grève de la mort était l'œuvre du diable ; certes Dieu a entendu les prières, mais qui commande vraiment ? Est-ce *dieu qui exerçait son autorité sur la mort* (p. 154) ou est-ce le contraire ? Car, comme il est dit plus loin dans l'histoire, la mort *ressemble beaucoup à dieu* (p. 186) en ce qu'elle peut *voir tout ce qui se présente partout et simultanément à ses yeux*. La différence, c'est que la mort est *réservée exclusivement à l'espèce humaine*, alors que dieu *se trouve simultanément dans tout l'univers, car autrement l'avoir créé n'aurait aucun sens et ce serait une prétention ridicule que d'attendre qu'il manifeste un intérêt particulier pour ce qui se passe sur la petite planète terre* (p. 186).

Mais revenons à la lettre reçue par le directeur de la télévision nationale car la mort ne se contente pas de réinstaurer les décès : jugeant brutal le fait de *retirer la vie aux gens sans crier gare*, elle décide que *désormais chacun sera averti sur un pied d'égalité et disposera d'un délai d'une semaine pour mettre de l'ordre dans ce qui lui reste de vie ...* (p. 128). Cette nouvelle initiative de la mort s'avère désastreuse. Chacun vit désormais dans l'angoisse de recevoir la lettre violette lui annonçant sa mort prochaine. Dans leur désespoir, les gens ainsi avertis ne prennent pas la peine de mettre leurs affaires en ordre et attendent la dernière minute pour dire adieu à leurs proches (p.161). Certains choisissent de se suicider au dernier jour du sursis, *un coup de maître que celui-là, auquel la mort ne trouva pas de riposte* (p.168). D'autres s'adonnent même à de *petites orgies sexuelles, de drogue et d'alcool* (p. 171) organisées pour faciliter le passage dans l'autre monde. L'écar, abréviation imaginée par l'auteur pour Eglise Catholique Apostolique et Romaine (on notera l'ironie !), fait le plein de personnes angoissées, venues *trouver une consolation, un baume, un analgésique, un tranquillisant de l'âme* (p. 168). Les psychologues, eux aussi, travaillent à plein régime.

PARTIE 3 - pages 171 à 263 : L'amour vainqueur de la mort

Dans la 3^{ème} partie du livre, nous plongeons un peu plus profondément dans le fantastique : une lettre violette, annonçant la mort prochaine de son destinataire, revient à l'expéditeur. Comment est-ce possible ? *Reconnaissons humblement que des explications manquent*, admet l'auteur p. 172.

Enveloppée dans son drap et assise sur une chaise, la mort affiche *un air de perplexité totale sur son visage osseux* (p. 172). D'un geste de la main, elle renvoie la lettre. *Nous apprenons ainsi que la mort ne porte pas ses lettres à la poste* (p. 174). Moins d'une demi-heure après, la lettre revient. Le destinataire est un violoncelliste, célibataire, qui était destiné à mourir la veille de ses 50 ans. Or la date fatidique est passée. La mort, décontenancée, cherche en vain une réponse auprès de sa compagne la faux. Elle décide de se rendre chez le violoncelliste sous une forme invisible à l'œil humain. Elle passe la nuit à observer cet homme et son chien endormis. Devant son impuissance à tuer le violoncelliste, la mort se sent d'abord humiliée. Puis, son exaspération laisse place à une forme d'émotion suscitée par la vision de cet homme qui mène une vie tranquille avec ses instruments, ses partitions et son chien. Pourquoi cet homme doit-il mourir ? se demande-t-elle.

De retour chez elle, la mort réintègre son apparence de *squelette enveloppé d'un suaire dont le capuchon lui tombe à moitié sur le front* (p.199). Elle habite une pièce souterraine blanche, glaciale, meublée d'une table, d'une chaise et d'un meuble à tiroirs renfermant les fiches des vivants. La vieille faux rouillée est adossée au mur. La mort consulte d'abord *le volume complet des ordonnances historiques de la mort, depuis le premier de tous les règlements, celui qui fut écrit avec deux simples mots, tu tueras, jusqu'aux addenda et appendices les plus récents* (p. 200). Puis elle examine la fiche du violoncelliste, mais ne trouve rien qui explique son incapacité à tuer cet homme. Elle renvoie donc la lettre, qui lui revient dix minutes après. Elle prend l'initiative d'enfreindre les règles malgré les récriminations muettes de la faux, et reporte d'un an la date de décès inscrite sur la fiche du violoncelliste. Elle a un plan qui devrait lui permettre de remettre la maudite lettre violette au musicien.

Invisible, elle se rend à une répétition de l'orchestre, durant laquelle le violoncelliste se distingue par une interprétation magistrale de *la suite numéro six, opus mille douze en ré majeur de johann sebastian bach* (p. 213). Toujours invisible, la mort le raccompagne chez lui et observe avec intérêt la vie paisible qu'il mène avec son chien. Puis, elle prend la décision de se présenter en en chair et en os au musicien.

Planifiant une absence d'une semaine, elle charge la faux d'expédier pour elle les quelque 350 lettres violettes qu'elle doit envoyer quotidiennement et qu'elle aura préparées à l'avance. Sous l'apparence d'une jeune et belle femme, la mort s'aventure parmi les vivants. Lors du premier concert, elle attire les regards admiratifs de toute l'assistance et en particulier celui du musicien, qui entame *son solo comme s'il n'était venu au monde que pour cela* (p.242). Profondément émue par la prestation à

laquelle elle vient d'assister, et parce qu'elle a une lettre à lui donner, la mort attend le musicien à la sortie du théâtre.

S'instaure alors entre les deux personnages un dialogue pour le moins décalé : la mort veut connaître cet homme, elle lui dit son admiration et insiste pour prolonger la soirée avec lui. Elle trouvera bien une occasion de lui remettre sa lettre. Le violoncelliste ne comprend pas cet intérêt qu'il juge excessif. Pourquoi lui ? Il existe de bien meilleurs musiciens. Il se montre réticent, inquiet, face à cette femme au discours chargé de sous-entendus incompréhensibles. Ils se chamaillent au sujet du taxi qui doit les ramener chacun chez soi. *Vous avez l'habitude de n'en faire qu'à votre tête*, dit le violoncelliste – *Oui, toujours ... En ce moment même je pourrais vous prouver que je n'échoue jamais – Je suis prêt pour la démonstration – Ne soyez pas stupide*, dit soudain la mort, et il y avait dans sa voie une menace voilée, obscure, terrible (p.246). Néanmoins, le musicien est sous le charme et demande à revoir la jeune femme. Ce sera samedi, lors du prochain concert.

Mais la mort n'attend pas le samedi : elle appelle le violoncelliste en pleine nuit pour s'excuser du tour qu'a pris leur conversation précédente et avoue s'être trompée, chose qui ne lui était jamais arrivée auparavant. En effet, par deux fois, elle a eu l'occasion de lui remettre une lettre : au théâtre et dans le taxi. Or elle ne l'a pas fait et ne s'explique pas pourquoi. Le violoncelliste ne comprend rien à cette histoire de lettre. *Je vous la donnerai peut-être samedi, après le concert*, dit-elle (p. 251). Mais elle ne se présente pas au concert du samedi, laissant le musicien dans un profond désarroi : après s'être questionné sur la santé mentale de cette étrange femme, il en est désormais amoureux.

Le lendemain, il la retrouve, comme par enchantement, assise sur un banc, dans le parc où il a l'habitude d'emmener son chien. Il lui avoue son amour ; elle lui annonce son départ imminent. Mais la lettre, qu'en faire ? *Je ne veux rien savoir de cette lettre ... Déchirez-la et finissons-en*, lui dit le musicien (p. 259). Et la mort disparaît comme elle était venue.

Au milieu de la nuit suivante, la jeune femme sonne à la porte du violoncelliste ; ému, il l'invite à entrer ; *je suppose que vous êtes venue m'apporter la lettre*, dit-il ; *Nous avons le temps*, répond-elle, ... *la hâte est mauvaise conseillère* ; elle le prie d'interpréter *l'opus mille douze* ; il s'exécute magistralement ; leurs mains se touchent ; celles de la mort sont étonnamment chaudes ; *ils se dévêtirent et ce qui était écrit qui devait arriver arriva enfin, et encore, et une autre fois encore* (p. 262) ; la jeune femme profite du sommeil du musicien pour brûler la lettre violette et, pour la première fois, sent le sommeil la gagner.

Le lendemain, personne ne mourut (p. 263)

EN CONCLUSION, la mort a perdu son statut d'autorité supérieure. Elle est désormais une femme de chair et d'os et, de surcroît, une femme amoureuse. L'amour a gagné. L'amour est devenu LA force dominante.

Mais ce joli dénouement ne doit pas porter ombrage au thème de fond du livre, dont nous discuterons ensemble dans un instant. A travers ce conte, Saramago veut démontrer que la mort des individus, qu'elle soit inopinée ou annoncée, est une condition nécessaire, voire salvatrice pour l'humanité.

LE STYLE

Ce livre est un OLN (objet littéraire non indentifié) ! Les commentaires que nous avons trouvés sur internet montrent que certains lecteurs ont été déroutés, voire rebutés par le style.

Nous avons trouvé au contraire que, passé les premières pages, une fois qu'on s'est immiscé dans la tête de l'auteur, la lecture devient facile, coulante, et franchement délectable.

Comment définir ce style :

Des phrases interminables, caractérisées par une ponctuation erratique, le mélange des styles direct et indirect, des descriptions fourmillant de détails, des remarques, réflexions ou explications de l'auteur à l'adresse du lecteur.

Et tout cela avec le rythme et la spontanéité de la langue parlée.

Mais la meilleure façon de définir ce style est peut-être de lire ce que l'auteur en dit lui-même :

« J'écrivais un roman comme les autres. Tout à coup, à la page 24 ou 25, sans y penser, sans réfléchir, sans prendre de décision, j'ai commencé à écrire avec ce qui est devenu ma façon personnelle de raconter, cette fusion du style direct et indirect, cette abolition de la ponctuation réduite au point et à la virgule. Je crois que ce style ne serait pas né si le livre n'était pas parti de quelque chose que j'avais écouté. Il fallait trouver un ton, une façon de transcrire le rythme, la musique de la parole qu'on dit, pas de celle qu'on écrit. Ensuite, j'ai repris les vingt premières pages pour les réécrire »

Au cœur du roman, l'auteur donne une description de son style si particulier à l'occasion de la lettre que la mort écrit au directeur général de la télévision pour annoncer le retour des décès. Publiée dans la presse, cette lettre scandalise les grammairiens qui s'offusquent de « *la syntaxe chaotique, de l'absence de point final, de la non-utilisation de parenthèses absolument indispensables, de l'élimination obsessionnelle des paragraphes, de l'emploi erratique des virgules et, péché sans rémission, de l'abolition intentionnelle et quasiment diabolique de la lettre majuscule* » (p. 142).

Il faut reconnaître que la lettre en question est constituée d'une seule phrase, qui commence au bas de la page 126 et se termine au bas de la page 128 ! Et pourtant, si on la lit à haute voix, en y mettant le ton, elle devient limpide.

Cette forme d'écriture procure au lecteur une sensation de proximité intellectuelle, de connivence, avec José Saramago, parce nous voyons l'auteur raconter, penser, décrire, expliquer, comme s'il nous parlait. Nous écoutons cette fable plus que nous la lisons.

REFLEXIONS SUR LA VISION DE LA MORT

dans **LES INTERMITTENCES DE LA MORT** de Jose **SARAMAGO**

1. Elle est la « *petite mort quotidienne* », la mort banale avec un « m » minuscule, « *celle qui même dans les pires catastrophes est incapable d'empêcher que la vie continue* » (p.143).

Rien à voir avec la Mort avec un « M » majuscule, la mort absolue, « *universelle* » (p. 203), que personne ne pourra nommer puisque ce sera le néant.

Il existe plusieurs formes de morts avec un « m » minuscule, des morts « *sectorielles* » en quelque sorte (p. 203) : celle du livre s'occupe des humains, ses consœurs s'occupent des autres espèces vivantes.

2.. Pourquoi José Saramago alors âgé de 83 ans décrit-il la mort de cette façon ? Il la montre à la fois sous sa forme allégorique classique : squelette, grande cape noire à capuche, faux et aussi comme un être pragmatique, sans affect, accomplissant sa tâche comme un « fonctionnaire » sans même donner l'impression de s'impliquer, sa tâche est simple, ne demande aucune réflexion ni prise de risque. La mort n'est ni cruelle, ni bonne. Elle doit tuer, elle tue. Dès qu'elle change quelque chose dans ce fonctionnement facile et bien lissé - refus de travailler ou avertissement aux personnes concernées – c'est la pagaille. Mais si on ne répond pas à son injonction, c'est elle qui est totalement déstabilisée ; il lui faut comprendre ce qui se passe.

3. En ne mourant plus, nous créons une rupture dans la chaîne de vie, c'est ce que décrit Saramago, on peut faire un parallèle avec la chaîne alimentaire : si on rompt un élément de la chaîne, tout est détruit, on ne doit pas couper une chaîne.

4. Lorsque la mort reprend du service, les gens meurent massivement en raison du retard pris pendant plusieurs mois.

- Selon l'Eglise, la grève de la mort était l'œuvre du diable
- Son retour signifie que les prières sont parvenues à Dieu
- Alors, lequel commande l'autre ? Les théologiens se demandent si c'est « *dieu qui exerçait son autorité sur la mort ou si au contraire, c'était la mort qui était la supérieure hiérarchique de dieu* » (p. 154).

Il faut dire que la mort « *ressemble beaucoup à Dieu* » en ce qu'elle peut « *voir tout ce qui se présente partout et simultanément à ses yeux* » (p. 186).

Il existe cependant une différence (p. 186) :

Dieu « *à cause des devoirs de sa charge se trouve simultanément dans tout l'univers, car autrement l'avoir créé n'aurait aucun sens* » et « *ce serait une prétention ridicule que d'attendre qu'il manifeste un intérêt particulier pour ce qui se passe sur la petite planète terre* ».

La mort, elle, « *est réservée exclusivement à l'espèce humaine* ». Elle « *ne nous quitte pas des yeux une seule minute, si bien que même ceux qui pour l'instant ne vont pas encore mourir sentent son regard les poursuivre constamment* ».

5. La boucle temporelle : Si, comme le dit l'auteur à la fin du livre, plus personne ne meurt, on reprend au début de l'histoire. Donc la mort oublie qu'elle est amoureuse du violoncelliste, les habitants du pays oublient tous les événements de l'année écoulée et alors tout recommence. C'est une boucle temporelle qui se déroule sur un temps très court, mais dans laquelle contrairement aux jeux vidéo dédiés ou aux films ou écrits sur ce sujet, visiblement ni la mort ni l'homme n'apprennent quoi que ce soit.

Mais finalement, a-t-on intérêt à apprendre par la répétition la façon de s'en sortir ? A-t-on vraiment envie de ne pas mourir alors que la longévité ne cesse de progresser, que les avancées médicales nous aident à vivre mieux plus longtemps ? En a-t-on vraiment envie ?

(Cf. *Tous les Hommes sont mortels* de Simone de Beauvoir : « Raymond Fosca mesure au fil des pages ces phrases qui lui furent dites et répétées comme un leitmotiv au cours des siècles qu'il a traversés : c'est parce qu'ils meurent que les hommes vivent... »).

Livres écrits par José de Sousa Saramago

1947 *Terre du péché* :

1980 *Relevé de terre* : Récit de la vie d'une famille d'agriculteurs pauvres du xxe siècle sur 3 générations

1982 *Le Dieu manchot* : roman d'amour situé au XVIIIe siècle.

1984 *L'année de la mort de Ricardo Reis* relate le parcours d'un des [hétéronymes](#) de [Fernando Pessoa](#) qui survit un an après la mort du poète¹

1986 *Le radeau de pierre*, notre marge de liberté est-elle aussi grande que nous voulons bien le croire ? C'est la question que pose ici Saramago en faisant de Jésus, ce fils de Dieu qui ne voulait pas l'être, la victime sacrificielle et l'instrument du plus absolu des pouvoirs qu'est l'idée même de Dieu, et contre lequel toute rébellion est impossible.

1989 *L'histoire du siège de Lisbonne* : [roman dans le roman](#), un correcteur inverse le cours de l'Histoire lors du [siège de Lisbonne](#) afin de trouver un sens à son existence.

1991 *L'Évangile selon Jésus Christ* : Jésus, ce fils de Dieu qui ne voulait pas l'être, est la victime sacrificielle et l'instrument du plus absolu des pouvoirs qu'est l'idée même de Dieu, et contre lequel toute rébellion est impossible.

1995 *L'aveuglement* met en scène un pays entièrement frappé par une épidémie de cécité

1997 *Tous les noms* Dans l'administration kafkaïenne de l'état civil, les vivants comme les morts sont des fiches archivées. Un personnage falot va se poser des questions.

2000 *La caverne* Histoire autour d'un four de potier qui raconte les incompréhensions de mondes qui se côtoient sans se comprendre

2002 *L'autre comme moi* (Adapté au cinéma en 2013 sous le titre *Enemy*) Tertuliano Maximo Afonso aperçoit dans un film son double parfait. Horrifié, il visionne d'autres vidéos qui confirment son intuition

2004 *La lucidité* dans un pays 83% de la population a voté blanc.....

2005 *Les intermittences de la mort* : Le lendemain, plus personne ne mourut....

Le voyage de l'éléphant un conte épique décrivant le périple d'un éléphant asiatique et de son cornac à travers l'Europe du XVIe siècle

2009 *Caïn* : raconte de manière ironique le récit biblique de l'assassinat d'Abel par [son frère](#) Caïn. Lors de la présentation de son livre, Saramago crée à nouveau la polémique en qualifiant la Bible de "manuel de mauvaises mœurs".

2011 *La lucarne* la vie des habitants d'un immeuble dans une petite ville portugaise. Il s'agit ici en fait d'un des premiers romans proposés par J. Saramago dès 1953, refusé, puis retrouvé par l'éditeur en 1989, mais publié post mortem après le refus de l'auteur de le voir publié de son vivant.